

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 29, RUE PIAT — PARIS (20^e)

(Métro : Pyrénées)

C'EST LE 1^{er} MAI...

...que les électeurs du Front populaire pourront démontrer leurs véritables sentiments révolutionnaires !...

LA VICTOIRE DU FRONT POPULAIRE N'EST PAS LA DÉFAITE DE LA BOURGEOISIE

Place à l'action ouvrière directe et révolutionnaire !

A bientôt les affaires sérieuses

La victoire électorale du Front populaire ne fait donc désormais plus de doute. Et voilà nos gens des partis victorieux dans l'enthousiasme. Tout au moins les communistes, qui s'avèrent, comme il était facile de le prévoir, les grands bénéficiaires de l'opération. Leur jubilation est intense et même un peu insolente pour leurs « frères » socialistes qui, en bien des endroits, font les frais de leur victoire. Quant aux radicaux et autres néos, le glissement vers la gauche de ce qu'on appelle le corps électoral n'arrive pas à dissimuler leur recul d'influence. Il était naturel que nombre de petits rentiers, de petits bourgeois de toute sorte, dégoûtés des faillites successives du parti radical qui fut pendant cinquante années leur parti de classe, il était naturel qu'ils aillent maintenant vers le parti qui s'affirme leur meilleur défenseur, le parti communiste. Et si celui-ci a fait en avant un bond aussi net, c'est précisément parce qu'il a sacrifié à la défense de ces éléments non-prolétaires les revendications véritablement révolutionnaires de la classe ouvrière.

Nous voulons limiter à ces seules considérations les commentaires de cette « victoire » électorale.

Il y a pour nous autre chose. Demain, l'enthousiasme électorale étant tombé, le problème social restera posé dans son entier. Et ce n'est pas tel ou tel gouvernement qui pourra en détenir la solution.

La première conséquence du succès parlementaire du Front populaire sera, il serait vain de le contester, de créer une ambiance psychologique favorable aux luttes revendicatives. Et celles-ci ne tarderont pas à prendre une ampleur telle que le gouvernement au pouvoir qui aura la charge de faire régner l'ordre — et on sait que les communistes notamment s'affirment maintenant ses meilleurs partisans — sera contraint de choisir entre son maintien et le soutien des masses ouvrières en lutte pour le mieux-être.

C'est là qu'on s'apercevra du dualisme irréductible qui existe fatalement entre les gouvernants quels qu'ils soient et les gouvernés. Et c'est sur cette constatation politique aveuglante que nous basons notre propagande abstentionniste quand nous disons aux travailleurs que quand ils ont voté, fut-ce pour le plus rouge, ils n'ont strictement rien fait.

Déjà, d'ailleurs, sans doute pour éviter une désillusion trop grande, il se trouve des chefs communistes et syndicalistes, tels Racamond, qui reconnaissent que l'action syndicale est plus importante que l'action politique, et que le grand capitalisme, la domination des oligarchies financières ne pourront être abattus que par ce qu'ils appellent par euphémisme une « pression pratique ».

Nous, nous disons que la pression pratique, c'est l'action directe. C'est à celle qu'il faut donner la préférence. Car c'est elle seule qui peut imposer à la bourgeoisie les revendications les plus élémentaires de la classe ouvrière et préparer son avènement.

L'amusette électorale est terminée. A bientôt les affaires sérieuses.



Les événements d'Espagne

On connaît la lutte âpre et ardente que nos camarades anarchistes et anarcho-syndicalistes d'Espagne mènent d'une part contre le fascisme, qu'ils ont déjà mis en déroute, et d'autre part contre les partis politiques pour une orientation du prolétariat espagnol vers des formes d'action positive.

Malgré le silence intéressé des uns, et les calomnies des autres, on peut leur faire confiance pour mener à bien la formidable bataille sociale engagée contre les féodaux de la terre, et du capitalisme.

D'ores et déjà, nous serons en mesure de donner, la semaine prochaine des informations détaillées et véridiques, de la position de nos camarades, et sur le congrès de la C.N.T. qui se tient à partir du 1^{er} mai.

AUX TRAVAILLEURS

Cinquante ans déjà nous séparent de la première journée revendicative où la grève générale fut adoptée par les travailleurs comme arme de lutte contre leurs oppresseurs.

Cinquante années durant lesquelles la lutte pour l'émancipation sociale ne fut qu'un long martyrologe où tombèrent les meilleurs éléments de la classe ouvrière en marche vers son affranchissement.

Chicago 1886, Vienne, Clichy 1890, Fourmies 1891, Paris 1906 et 1919, 1920, marquent les étapes d'une lutte sans merci entre le capitalisme affameur et les travailleurs asservis et qui portait en elle l'espoir d'un monde meilleur.

La grande tourmente de 1914-1918 vint interrompre cette montée glorieuse. Ce fut le début d'une période de déboires pendant laquelle le capitalisme reprit l'avantage à la faveur des divisions ouvrières.

Après vingt ans d'erreurs accumulées, le syndicalisme ouvrier français vient enfin de ressouder ses tronçons épars et doit se préparer à faire face à la situation tragique où se joue le sort de la classe ouvrière.

En effet, de tous côtés, les rivalités impérialistes aux prises avec une crise économique sans précédent, ont accumulé les dangers de guerre et de fascisme. Le monde est à nouveau à la merci d'une catastrophe où sombreront les dernières libertés ouvrières.

Or, tandis que cette situation commande une action vigoureuse et une vigilance de tous les instants, la partie électorale occupe toute l'activité des dirigeants de la C.G.T. réunifiée.

Dans quelques jours, le Gouvernement de Front populaire sera installé au pouvoir et sera placé en face de ses responsabilités.

Sa composition hétéroclite, le manque de courage de ses principaux représentants, ne lui permettront pas de réaliser les timides revendications contenues dans son programme, contre une oligarchie de combat, fermement décidée à la lutte farouche pour la défense de ses privilèges.

Ce sera à nouveau la sombre désillusion devant les attaques répétées de la réaction accentuant le désordre financier et le chômage pour démoraliser les esprits et préparer l'accession de ses hommes de main à la direction des affaires publiques.

Non seulement les décrets-lois ne seront pas abolis, mais la dévaluation qu'il ne pourra éviter viendra encore aggraver les conditions de vie des ouvriers et dresser contre lui la classe moyenne, proie toute désignée au fascisme.

Sur le plan extérieur, sa politique de soutien des impérialismes vainqueurs, s'appuyant sur l'ignominieux traité de Versailles, favorisera les sinistres desseins des fauteurs de guerre devant lesquels les chefs des partis d'extrême-gauche et de la C.G.T. préparent l'abdication dans l'Union sacrée.

Devant ces multiples dangers qui menacent de réduire à néant tout un passé de luttes ardentes et risque de nous faire retomber dans le pire esclavage, l'Union Anarchiste lance le cri d'alarme à tous les hommes d'action, à tous les sincères révolutionnaires pour qu'ils s'emploient activement à entraîner les travailleurs à la lutte directe sur leur terrain de classe qu'ils ne sauraient abandonner sous peine d'être livrés aux pires aventures.

Que l'exemple des pays voisins sombrés dans le fascisme ; que celui de nos camarades d'Espagne qui suppléent par l'action révolutionnaire à l'insuffisance du Front populaire espagnol, nous soient une leçon salutaire.

C'est seulement par son action propre et persévérante que la classe ouvrière orientera victorieusement ses batailles futures.

Pour les revendications immédiates des travailleurs ;

Pour l'amnistie totale ;

Pour la lutte contre la guerre et le fascisme par l'action directe et la grève générale ;

Pour l'affranchissement de l'exploitation capitaliste et étatiste, le 1^{er} mai 1936 devra marquer la renaissance de l'action révolutionnaire.

L'UNION ANARCHISTE.

VERS D'AUTRES 1^{er} MAI

J'ai assisté et pris part aux premières manifestations du 1^{er} mai.

Elles furent émouvantes et sensationnelles. Leur signification fut précise et claire.

En ce temps-là, la journée du 1^{er} mai était celle de la mise sur pied, de la levée en masse des travailleurs de toutes catégories, se rassemblant, virils, à l'appel de leurs organisations de classe et défilant sur la voie publique en flocks tumultueux et grondants.

Le mot d'ordre, alors n'était point imposé de donner, dans le calme et la dignité, l'impression d'une force sûre d'elle-même. Il n'était point question d'aller, bannières et drapeaux corporatifs claquant au vent, porter processionnellement et paisiblement aux Préfets et aux Maires le cahier des revendications ouvrières et prier les représentants de l'Ordre (de l'ordre bourgeois) de transmettre plus ou moins respectueusement aux Pouvoirs publics les desiderata du monde du Travail, politiquement asservi et économiquement exploité.

A cette époque, on ne se bornait pas à se réunir en vase clos afin d'écouter bien sagement des discours bien sages.

Dans toutes les grandes villes, dans tous les centres industriels, dans toutes les localités où la masse travailleuse représentait une proportion appréciable de la population, usines et fabriques, chantiers et ateliers étaient silencieux et déserts ; grands magasins et petites boutiques étaient fermés, tandis que la rue était envahie par les travailleurs dont l'allure martiale, l'aspect décidé, les clameurs énergiques et les chants de révolte faisaient trembler les grands affameurs et inspiraient aux petits profiteurs une crainte salutaire.

C'était une journée où s'élevait, impétueux et menaçant, un souffle révolutionnaire.

Il n'en est plus ainsi. Le 1^{er} mai est devenu, pour beaucoup, la Fête du Travail, comme si — o déraison ! — le Travail plus enchaîné, plus meurtri et plus affamé qu'il

ne l'a jamais été, pouvait décemment fêter sa délivrance !

En honneur dans tous les partis politiques qui se proclament prolétaires et dans toutes les organisations économiques qui se disent syndicales, l'esprit de discipline a brisé toute initiative privée.

L'obéissance aveugle aux mots d'ordre des Comités directeurs et des chefs est devenue la règle et la coutume. Sont traités de provocateurs ceux qui s'insurgent contre ces maudites habitudes de soumission.

Le Prolétariat ne menace plus, il sollicite ; il n'exige plus, il quémande ; il ferme le poing, mais au lieu de l'abattre, vigoureux et vengeur, sur le muile des politiciens qui le trahissent et des capitalistes qui l'exploitent, il se contente de le tenir en l'air.

Il marche sous les plis de la loque tricolore, symbole de la Patrie assassinée. Il hurle la Marseillaise, cantique des affameurs, aussi volontiers que l'Internationale chant des affamés.

..

Cette honte va-t-elle continuer ? Si la classe ouvrière et paysanne ne veut pas retourner à l'esclavage des siècles féodaux, il faut que, de toute urgence, elle déserte la voie dans laquelle ses dirigeants l'ont engagée ; il faut qu'elle retrouve son instinct combatif ; il faut qu'elle revienne à son esprit de révolte et reconquière son indépendance.

Est-ce donc devenu impossible ? Est-il trop tard ? La politique, cette chose sale et malodorante, a-t-elle à ce point infecté la masse des syndiqués, qu'il soit devenu impossible de débarrasser ceux-ci de cette infection ?

Les syndicats se sont-ils laissés tellement corrompre par le virus réformiste qu'il faille désespérer de les assainir ?

Je ne veux pas le croire. J'aperçois deux moyens de ramener les travailleurs à « con-

scients et organisés » dans la voie qu'ils n'auraient jamais dû abandonner et qui, seule, aboutit à la libération véritable du travail.

Le premier de ces moyens vise l'organisation elle-même, qu'il faut, à tout prix, revivifier en lui restituant une base et, de transmission en transmission, des rouages réellement et pratiquement fédéralistes.

Le second concerne l'action quotidienne et persistante, qui, coûte que coûte, doit cesser d'être politicienne et réformatrice pour devenir directe et révolutionnaire.

Nos amis syndicalistes-révolutionnaires qui militent au cœur de la C. G. T. réunifiée s'emploient de leur mieux à ce travail de redressement.

En dépit des énormes difficultés qui résultent de la faiblesse de leurs effectifs et de l'exiguïté de leurs ressources, les anarchistes et anarcho-syndicalistes groupés dans la C. G. T. S. R. donnent vaillamment l'exemple et déploient une activité sans bornes en faveur d'une propagande et d'une action antiparlimentaires, antistatiques et franchement révolutionnaires.

Energiquement et inlassablement poussée, par les uns à l'intérieur de la C. G. T. réunifiée et par les autres au sein de la C. G. T. S. R. cette œuvre de rénovation ouvrière finira-t-elle par triompher des influences politiciennes et réformatrices qui paralysent le monde syndical ?

Mon optimisme « indécourageable » se plat à l'espérer.

Si cet espoir n'est pas déçu, nous connaissons, dans les années qui vont suivre, des « 1^{er} mai » annonciateurs des grandes journées révolutionnaires qui, faisant table rase du Capitalisme, de l'Etat, des Parlements, des Patries et des Eglises, affranchiront définitivement le Travail et feront de tous les travailleurs des êtres égaux, solidaires, libres et heureux.

SEBASTIEN FAURE.

1^{er} MAI 1936

Premier mai... Quelle date pourrait être mieux choisie pour d'utiles et fécondes méditations ! Jamais ne parut plus urgente et nécessaire, et riche de promesses, la volonté qui, depuis plus d'un demi-siècle, a fait de cette journée de printemps sa manifestation et son symbole. L'affirmation par les travailleurs de leur union, de leurs revendications, et de l'avenir qu'ils entendent préparer.

Il n'y a plus à prophétiser la ruine de l'ordre de choses qui existait lors des premières célébrations ouvrières du 1^{er} mai, cet ordre de choses que les pédants et les larbins proclament indestructible, fondé sur d'innétables lois naturelles. Partout il s'écroule ou s'est écroulé. Il succombe à l'incapacité d'exister. La seule question est de savoir ce qui lui succédera. Ou l'ancien système dictatorial qui sévit sur une grande partie de l'Europe, la stabilisation de la misère et de l'oppression au profit d'une caste privilégiée, les guerres féroces que l'on voit déjà menacer. Ou une transformation profonde dans un sens nettement socialiste et libertaire.

Ce qui apparaît, ce qui apparaîtra avec de plus en plus de netteté, c'est que non seulement l'autoritarisme capitaliste doit être combattu, mais que tout essai pour adopter ses institutions, pour les adapter à des fins ouvrières, est d'avance frappé d'impuissance et d'absurdité. Les méthodes du prolétariat ne peuvent qu'être aussi nouvelles et aussi originales que ses buts. Il ne s'agit pas, pour les militants du prolétariat, de substituer une tyrannie nouvelle aux tyrannies existantes, mais de supprimer toutes les tyrannies. Il ne s'agit pas de substituer une nouvelle classe parasitaire aux exploités actuels, mais de permettre à chacun de s'associer au travail selon ses forces et ses capacités et de participer à la consommation selon ses besoins. Et par là même de détruire l'Etat, appareil d'oppression d'une classe par une autre classe.

Cela, les doctrinaires même du marxisme et du bolchevisme l'ont du reconnaître et, du moment où la force des faits, la logique du socialisme les emportait, que tel était le but à atteindre. Engels l'a dit en termes remarquables. Lénine et les siens l'ont confessé, mais en en remettant l'accomplissement à beaucoup plus tard, après la « phase transitoire », et qui dure depuis vingt ans, d'un des plus effroyables autoritarismes qui aient jamais existé.

Nous pensons que ce n'est pas par la tyrannie, mais par la liberté que l'on va à la liberté. Et que ce n'est pas en copiant les plus exécrables institutions de l'impérialisme bourgeois que l'on établit une société vraiment prolétarienne.

Et nous ne pouvons davantage faire confiance à tous ces maquignonnages politiques, à toutes ces compromissions, à tout ce charlatanisme petit-bourgeois, toute cette démagogie à grandes phrases et à recettes fallacieuses dont la faillite va promptement décevoir ceux qu'elle a abusés.

Lorsqu'aux victoires électorales de l'extrême-gauche auront succédé les déboires de ses électeurs, lorsque le Front Populaire aura prouvé son impuissance à remédier sérieusement à quoi que ce soit, il est à craindre qu'une trop compréhensible colère jette à n'importe quel national-socialisme, à n'importe quel stupide fascisme les infortunés déçus. Et d'autant plus qu'ils y auront été singulièrement préparés par avance par la démoralisante propagande des meneurs et théoriciens du Front Populaire et en particulier de ces « bolchevistes » si comiquement muets en défenseurs de l'ordre, de la famille, de l'armée, de la police, de la petite bourgeoisie et du drapeau tricolore.

Et il est à craindre aussi que des gouvernants affolés, désespérés, ne se laissent aller à chercher une issue en laissant éclater la guerre.

Il y a, certes, plus d'une éventualité grave et dangereuse à envisager. Mais, au fur et à mesure aussi que la faillite politicienne apparaîtra, l'union des travailleurs se fera dans les méthodes éprouvées de l'action ouvrière. Et l'unité syndicale recréée, mais qu'il reste à utiliser à son plein rendement, en fournira l'instrument excellent.

Parmi les militants réellement prolétaires, il n'est point de divergence sérieuse quant aux aspirations essentielles. Nos camarades socialistes et communistes veulent, au fond, les mêmes choses que les anarchistes-communistes et que les vrais syndicalistes. Ils ont eu le tort de croire que certaines méthodes et certains meneurs pourraient aider à les réaliser. Instruits par l'expérience, ils ne s'emploieront qu'avec

plus d'efficacité dans la grande lutte qui va venir.

Le prolétariat français va devoir se sauver lui-même. Et sauver avec lui toutes les plus hautes valeurs humaines, le meilleur des cultures séculaires dont il est l'héritier, les notions de dignité et de liberté dont il est le représentant et le défenseur. Tout ce que menace la barbarie.

En 1934, il a su déjà la faire reculer. Bientôt, uni à nouveau, toute équivoque dissipée, aboli le prestige des charlatans, il triomphera à nouveau. Il se prépare quelque chose de beaucoup plus important que ce qu'on nomme d'habitude révolution. De beaucoup plus important qu'un changement de gouvernement. Toutes les conditions du travail et de l'existence vont devoir être changées.

Transformation immense à laquelle tout prépare le prolétariat de France, son magnifique passé, son expérience historique, son attachement passionné à des conceptions qui sont pour beaucoup sa création collective, à une cause qui porte toutes ses espérances et à laquelle, de génération en génération, il a donné le meilleur de ses efforts et de lui-même.

EPSILON.

Notes et Glanes

Il y a juste trente ans, (1^{er} Mai 1906) la troupe la plus intense avait pris aux trébuchets la bourgeoisie et ce que, depuis, on a appelé le français moyen. Pendant avril, chacun avait entassé conneries, légumes secs et autres denrées. Le C. G. T. avait lancé le mot d'ordre de grève générale. Et comme, à l'époque, les syndicats étaient réellement syndicalistes et non asservis aux partis politiques, tout le monde redoutait le pire. Le dictateur à l'électricité d'alors n'était pas Mercier. Il s'appelait Paladé, secrétaire du Syndicat. On ne chicanait pas sur les prix de revient et de vente du kilowatt, mais on tremblait à l'idée que le courant pouvait être coupé sur l'ordre d'un seul bonhomme. Quoique très jeune à l'époque, je me souviens très bien de la peur ressentie autour de moi, même au sein de ma famille. Puis la C. G. T. réunifiée inspira à nouveau pareille crainte à nos ennemis de classe.

Chronique électorale — « Oui, camarades, rappelez-vous cette belle strophe de notre Internationale : Il n'est pas de sauveur suprême, ni dieu, ni César, ni tribun. » In petto, je pensais : belle propagande anti-votante, bravo ! — Oui, mais quelques instants après, j'ai déchanté. Car l'oratrice poursuivait : « Je vous en prie, je me souviens très bien de la peur ressentie autour de moi, même au sein de ma famille. Puis la C. G. T. réunifiée inspira à nouveau pareille crainte à nos ennemis de classe. »

En prévision de l'avènement d'un gouvernement de front populaire, le préfet du Rhône a pris un ukase très libéral. Il rappelle que « tout étranger surpris à manifester sur la voie publique se verra immédiatement appréhendé et reconduit à la frontière, quelle que puisse être sa situation personnelle, tant au regard des autorités françaises qu'au regard des autorités de son pays d'origine. Cette mesure trouvera son application particulièrement rigoureuse dans les jours qui vont venir, spécialement le 1^{er} mai et pendant la période électorale où les étrangers n'ont rien à voir. » — Vous voilà prévenus, frères de misère, vous qui vous êtes échappés de votre enfer fasciste pour réaliser votre rêve à tous, la révolution émancipatrice. Montrez le préfet qui croit encore, ou affecte de croire, aux frontières et aux patries ne veut pas. Ne lui faites pas de chagrin, mais soyez prêts à nous aider le jour, que l'espérance proche, où nous briserons nos chaînes. Et si, par accident, un de ces jours vous tombes entre ses griffes, rappelez-lui cette phrase de Clemenceau : « Oui, les anarchistes ont raison, les travailleurs n'ont pas de patrie. »

Il n'y a pas que chez nous que les frères marteaux prêchent la réconciliation avec les frères quatre bras. L'exemple vient de haut. Je lis, en effet, dans l'Œuvre du 23 : « Dans le domaine religieux et sur le désir express de Staline, les Komsozols ne devront plus lutter énergiquement et impitoyablement contre la foi religieuse » comme on l'ordonnait autrefois... et le même jour, dans l'Humanité, Jean-Claude confirme en disant que cette tolérance défrise les petits catons éternels sectaires de province. Alors, messieurs, il lui faut donc de la religion à ce peuple que vous vous apprêtez si bien à exploiter.

Aimez-vous les jolies déclarations d'amour ? Oui ?... Alors procurez-vous l'Humanité du vendredi 24 et lisez l'article de Simone Téry consacré à Thorez. Par respect pour elle j'ose espérer que Simone Téry est toujours indépendante, et qu'elle n'a pas encore appris à manier la brosse à reluire. Je veux la croire toujours journaliste, et non « sic ». Alors, comment interpréter son article, dans lequel il est dit : « Maurice Thorez sera un des grands hommes dont parlera l'histoire... » « C'est un chef né... » « Quand on le voit, on l'aime !... » « Dès qu'il paraît, tous les visages s'épanouissent... » « Il y a sur son visage un air de douceur et de gentillesse qui lui gagne tous les cœurs... » « Il y a aussi les mamans qui prennent leurs petits dans leurs bras pour leur montrer Maurice... »

Comment, dis-je, interpréter son article si ce n'est comme la déclaration d'une amoureuse au mâle qu'elle désire ?

La foire électorale étant terminée il faut que nous nous occupions à nouveau de choses sérieuses. Et, pour commencer, je vous propose de marcher à fond pour l'AMNISTIE. Nous voulons l'amnistie pleine et entière pour TOUTES. Nous ne pouvons admettre que des décrets ou insinuations créent un bagne de prisonniers en exil... Et nous ne saurions admettre, non plus, que COTTIN soit condamné à crever de faim. A ce sujet, avez-vous songé qu'il doit sortir de cabane d'ici une quinzaine ? Avez-vous pensé à lui venir en aide pécuniairement ou moralement ? Non ? Pas encore ? Alors, dépêchez-vous de faire quelque chose.

La Révolution (R majuscule) est faite. Et très bien faite. Dimanche, place Jules-Fortin, devant la mairie du XVIII^e. Les résultats sont annoncés par transparent. — A Clignancourt, c'est Pillot, communiste, qui est en tête des gauches. Il est hissé sur de robustes épaules (cliché passe-partout) pendant qu'éclate l'Internationale. — Puis il dit : « Camarades, soyez calmes, et rentrez chez vous pour être prêts pour la victoire de dimanche prochain. » — En voilà un, au moins qui a du dynamisme révolutionnaire... HENRI GUERIN.

De mon wagon

L'arme de Basile

Carpette est hors de lui. Il a reçu, d'un candidat d'Union Nationale, un canard électoral dont la quatrième page est remplie de clichés se rapportant soi-disant aux événements d'Espagne, et que je regrette de ne pouvoir reproduire ici... Toutefois le titre et le sous-titre sont suffisamment éloquentes. « Le Front populaire est passé par la l... » « Prisons ouvertes, libérant voleurs et assassins, qui se livrent au pillage. — Destructions et incendies de monuments publics et privés. — Massacre en masse de tous les adversaires politiques. — Nombreux cas d'êtres humains égorgés, dépecés et mis à l'état des boucheries, d'autres arrachés d'essence et brûlés vivants (sic). »

Je dois dire qu'on n'a pu trouver de clichés pour la plupart de cas, quant aux autres, ils semblent plutôt se rapporter aux épisodes de la sanglante répression dans les Asturies.

C'est une honte ! s'exclame mon copain, on ne devrait pas tolérer de tels moyens de propagande. Mais ils peuvent faire et dire tout ce qu'ils voudront, ils n'empêcheront pas le Front populaire de passer !

C'est entendu, mon vieux, ce journal est un insinuant, mais toi, communiste, tu es bien mal venu de critiquer ces méthodes de persuasion. Car j'ai suivi de près votre campagne électorale, et tu conviendras que, vous aussi, vous avez cherché dans la machine à voter, vous avez livré par tracts, affiches, journaux, papillons, orateurs une grande bataille d'affirmations gratuites. Et ce triptyque : « Le pain, la paix, la liberté » ne résiste pas une seconde à l'examen. Seules, vos ouailles croient à vos bobards, et encore... Et je ne te ferai pas l'injure de penser que tu y crois toi-même, pas plus que ton candidat.

Nous sommes décidés à triompher, et nous employons tous les moyens ! Nous ne voulons pas nous cantonner dans une attitude expectante et une opposition systématique. Nous ne restons pas dans notre tour d'ivoire à contempler notre nombril... Nous voulons agir !

En somme, à votre tour, vous prétendez prouver le mouvement en marchant. C'est une opinion.

Mais, au sujet de la lutte sociale, qui s'amorce en Espagne et vers laquelle, en ce Premier Mai, tous nos regards doivent se tourner, je crois que tu déraillais un peu : Dans votre manifeste de propagande, je lis, entre autre : « ...car Hitler, qui paye pour être obéi, n'aime pas voir dans son voisinage une France amoureuse de ses libertés, qui, en faisant flotter le drapeau du Front populaire, a préparé le magnifique redressement qui vient de s'effectuer en Espagne. » (Ces mots sont soulignés dans le texte.) Ah ! qu'en termes éloquentes ces choses-là sont dites !

Eh ! bien, je te conseille, Carpette, de te renseigner sans parti-pris. Tu apprendras que, sortis de leur tour d'ivoire, les opposants systématiques sont en train de jeter le levain de la révolution. Comme d'ailleurs, ils ont fait en Ukraine, comme d'ailleurs ils ont fait en Russie, comme probablement ils feront partout... Ce sera, désormais, leur rôle historique.

Nous espérons que le Front populaire sera forcé de compter avec les 800.000 anarcho-sindicalistes, et que l'influence de ces lutteurs sera salutaire et efficace dans les jours à venir.

Nous espérons que la force des communistes-libertaires leur épargnera les coups du nouveau pouvoir et que Montjuich ne deviendra pas un nouveau Butirky. Et tu verras que, si nos espoirs se réalisent, vous, bolcheviques, ne serez pas les derniers à reprendre pour votre compte les ignobles bobards qui t'ont mis si fort en colère... Souviens-toi de Brest, Toulon et de la rue Asseline ! Et ce sont les anarchistes qui sont accusés de se promener avec un couteau entre les dents, comme le Führer de vos affiches, de dépecer leurs adversaires politiques et de les pendre comme des andouilles, d'incendier les couvents et de tresser les nonnes (eh ! eh !).

Tu exagères toujours. Tu n'as pas le droit de dire cela.

Pardon ! Vous avez déjà essayé de cette arme empoisonnée en donnant l'hospitalité de vos journaux aux déclarations du président Azana, qui parlaient de collusion entre les anarcho-sindicalistes et les fascistes.

Je souhaite que vous n'alliez pas plus loin dans cette voie. Mais je n'ose l'espérer.

LE BANLIEUSARD.

Groupe libertaire du 14^e arrondissement

RASSEMBLEMENT DES ABSTENTIONNISTES

Pour couronner notre campagne antiparlementaire dans le 14^e, pour marquer les résultats positifs acquis par notre agitation, vous assisterez en masse à la

GRANDE MATINÉE THEATRALE

qui se déroulera dimanche prochain 3 mai, à 15 heures après-midi, grande salle des fêtes, 11, avenue de la Porte de Vanves. Autobus : A.F. et Q. P.C. et B.V. Descendre à la Porte de Vanves (Métro Montparnasse-Porte d'Orléans).

Au programme : la plus belle pièce du Théâtre de la Paix.

LE PEUPLE SOUVERAIN

Cinq actes — Cinq tableaux avec Frouhins, du théâtre de l'Œuvre; Brézé, de la Porte-Saint-Martin; Fred Davy, du théâtre Sarah-Bernhardt; Marc Danyau, de l'Athénée; Muse d'Albray, de la Porte Saint-Martin.

ALLOCATION DE SEBASTIEN FAURE et une intervention de Aurèle Patorni

Ouverture des portes à 14 h. 30 précises. Entrée : Quatre francs. Deux francs pour les chômeurs et gratuits pour les enfants.

P. S. — Les bénéfices de cette matinée seront destinés au Libertaire et au recouvrement des frais de l'agitation du groupe.

AU TEMPS DE L'ACTION DIRECTE

Le 1^{er} Mai 1906

Le 1^{er} mai 1906, dénommé « le complot », a marqué une date historique dans les annales du syndicalisme ouvrier français.

En effet, encouragée par les résultats obtenus dans la lutte pour les revendications immédiates par les méthodes de plus en plus généralisées de l'action directe, la C. G. T., qui, depuis quelque temps, menait une agitation intense en faveur de la journée de huit heures, avait décidé, au Congrès de Bourges de 1904, d'en préparer l'application dans toutes les entreprises, à partir de cette date.

On lisait dans le rapport présenté à Bourges :

« Depuis 1889, tous les ans au 1^{er} mai, on recommence les pétitionnements en faveur de la journée de huit heures. »

« Tous les ans, les délégations ouvrières déposent leurs revendications entre les mains des préfets qui les transmettent aux pouvoirs publics. »

« Tous les ans on organise les manifestations platoniques du 1^{er} mai et jamais aucune de ces pétitions, aucune de ces revendications n'ont été prises en considération. »

« ...Il nous semble que la revendication de la journée de huit heures est assez importante pour attirer l'attention et les efforts de tous ; il est donc nécessaire que le congrès décide l'organisation d'un vaste mouvement d'agitation pour la conquête de la journée de huit heures... »

« La Commission demande au Congrès que de grandes manifestations soient organisées dans toute la France pour le 1^{er} mai 1905, et qu'ensuite une propagande active d'éducation soit engagée par le comité et les sous-comités de propagande pour préparer les esprits afin qu'au 1^{er} mai 1906 aucun ouvrier ne consente à travailler plus de huit heures par jour, ni à un salaire inférieur au minimum établi par les organisations intéressées. »

On se rend compte que c'était là une revendication capitale qui préoccupait le mouvement ouvrier depuis de longues années, depuis que le machinisme, remplaçant progressivement la main-d'œuvre, permettait d'entrevoir non seulement le soulagement de l'effort humain mais aussi la réduction du temps de travail.

Déjà vingt ans plus tôt, les syndicats ouvriers de l'Amérique du Nord avaient choisi le 1^{er} mai 1886, qui fut marqué par les incidents sanglants de Chicago, pour solenniser la lutte en faveur de la journée de huit heures.

Aussi les militants ouvriers de cette époque, les Griffuelhes, les Pouget, les Yvetot, etc., n'avaient-ils rien négligé pour le succès de cette journée qui devait en outre marquer le début d'une recrudescence d'activité du syndicalisme révolutionnaire et l'affirmation de ne compter que sur ses propres forces pour réaliser ses aspirations.

Ainsi que le déclarait le camarade Delestage, dans le rapport d'activité qu'il fit au Congrès d'Amiens 1906 : « Le prolétariat n'implorait plus, il n'attendait plus, attendait que le bon vouloir du législateur une amélioration de son sort, il se montrait décidé à exiger. »

Apeurée par ces préparatifs, la bourgeoisie alertait les pouvoirs publics. Dès le commencement de l'année qui, comme cette année, devait être une année d'élections législatives, le journal conservateur, l'Echo de Paris, publiait un reportage sensationnel sur les syndicats, intitulé : La Révolution qui vient.

Aussi, lorsque fut apposée, sur la façade de la Bourse du Travail de Paris, une banderole gigantesque portant cette inscription impérative : A partir du 1^{er} mai 1906 nous ne travaillerons que huit heures par jour, ce fut dans le camp bourgeois une panique sans précédent.

L'appréhension d'une journée révolutionnaire mit le comble à l'affolement de nombreux bourgeois qui désertèrent la capitale, emportant leurs biens les plus précieux. D'autres dévalisèrent les magasins d'alimentation et se terrèrent dans leurs caves avec plusieurs jours de vivres. Enfin le Gouvernement, gagné par la contagion, procéda à l'arrestation préventive de nombreux militants et mettait sur pieds toutes ses forces militaires.

La journée du 1^{er} mai 1906 n'en fut pas moins une journée de grève totale et de manifestations imposantes de la classe ouvrière descendue dans la rue. Elle fut marquée par des collisions sanglantes entre les travailleurs revendiquant leur droit à la vie et les forces policières au service du capital.

Par sa préparation méthodique et le retentissement qu'elle eut dans le mouvement social, c'est de cette journée qu'est partie la formidable agitation qui secoua le prolétariat français dans les années qui suivirent.

C'est elle qui apporta aux syndicats ouvriers français la révélation soudaine de leur force et les orienta vers la lutte directe contre l'adversaire de classe : le capitalisme.

De fait à cette occasion un grand nombre de grèves éclatèrent dont certaines très importantes et qui, presque toutes, se terminèrent par la victoire des ouvriers en lutte. Le syndicalisme de cette époque affirmait sans honte sa tendance révolutionnaire. Il ne craignait pas, comme on l'a vu au Congrès d'Amiens 1906, d'affirmer sa méfiance contre les endormeurs politiques.

Un mouvement comme celui du 1^{er} mai 1906 ne portait pas seulement en lui l'exigence des revendications immédiates, il avait une signification beaucoup plus haute : celle de préparer les forces ouvrières à la guerre de classe par laquelle ils aspirent à renverser le régime d'oppression capitaliste et à édifier eux-mêmes la société nouvelle.

Puisse le 1^{er} mai 1936 faire revivre cette saine tradition.

La prise de possession immédiate des ateliers, des machines, des matières premières, des immeubles, de tout le capital en un mot, doit être exécutée directement par les travailleurs ; qu'ils n'attendent pas qu'un pouvoir quelconque vienne consacrer leurs droits par des décrets ; qu'ils les affirment eux-mêmes et sur-le-champ par des actes.

JAMES GUILLAUME.

Les classes sociales en U. R. S. S.

par Charles ROBERT

Yvon, de la Révolution Proletarienne, a fait, il y a une quinzaine de jours, une conférence extrêmement intéressante sur la situation des classes sociales en U. R. S. S. et dont nous croyons utile de donner quelques extraits pour nos lecteurs.

Les classes sociales en U. R. S. S. ?

La question peut sembler à beaucoup de travailleurs, mal renseignés, comme une invention contre-révolutionnaire.

Pourtant, dix-neuf ans après la révolution d'octobre, et malgré la destruction de la bourgeoisie comme classe et l'interdiction pour les particuliers d'exploiter les hommes, les classes sociales existent en U. R. S. S.

Il serait intéressant d'étudier les causes qui les ont engendrées. Pour l'instant nous nous contenterons de suivre l'exposé d'Yvon.

Yvon divise, grossièrement, la population de l'U. R. S. S. en trois classes. Cette division n'est pas arbitraire. Elle repose sur le revenu et la position sociale des individus qui composent ces trois classes.

En U. R. S. S. l'exploitation de l'homme par l'homme est interdite par la loi. Donc, aucun homme n'a le droit de monter une entreprise et de l'exploiter pour son compte.

Toutes les entreprises industrielles ou commerciales appartiennent à l'Etat. Après la collectivisation de la campagne, 80 % des exploitations de la terre travaillent sous la forme collective de Kolkhose ou Sovkhouse ; 20 % seulement appartiennent à des petits paysans.

L'U. R. S. S. représente donc une immense usine qui se trouve sous la direction d'un seul maître : l'Etat. Il y a en U. R. S. S. trois classes principales : 1^o travailleurs, 2^o employés et agents de maîtrise, 3^o directeurs et fonctionnaires de la haute administration.

Yvon met les paysans et les ouvriers dans la même classe de la population, la plus nombreuse. Mais il subdivise cette classe en deux groupes : 1^o travailleurs des champs et 2^o travailleurs industriels. La différence entre ces deux groupes réside dans le fait que le travailleur des champs ne travaille pas pour un salaire fixe.

Les travailleurs, hommes et femmes de chaque kolkhose sont divisés en plusieurs brigades. Chaque brigade se trouve sous la direction d'un brigadier, sorte de contre-maître, nommé par voie hiérarchique. Il distribue le travail selon un plan élaboré dans les bureaux régionaux. A la tête de chaque kolkhose se trouve le président du Soviet local, nommé également par voie hiérarchique. Les décisions des brigadiers sont obligatoires. Alors, dit Yvon, vous pouvez vous figurer l'étendue de leur pouvoir, le favoritisme, etc., approprié à leur fonction.

Le principe de la rétribution c'est la journée de travail. Pour chaque sorte de travail des champs, les bureaux déterminent la gran-

Un Livre de Louis GUILLoux

Le Sang Noir

Depuis la parution un Voyage au bout de la nuit, aucun livre n'a vu le jour que l'on puisse comparer à l'œuvre si profondément humaine de Guilloux. Il y a dans Le Sang noir beaucoup d'endroits qui rappellent Dostoïevski. Et pourtant, Guilloux n'a rien du Dostoïevskien ; moribond, témoin anxieux et passionné de drames individuels qui s'inscrivent dans le grand drame collectif, il pénètre dans l'inférieur enragé qu'il nous décrit. Sorti intact du Pandémonium, il surgit pour nous donner la morale de son histoire : une morale à peine perceptible et pourtant nette : « Tu ne trahiras pas. »

Une petite ville de France, pendant la grande guerre, une ville de l'arrière aux bourgeois patriotes et lâches, tellement lâches, que lorsqu'ils comprendront enfin l'immense dupé, ils se tairont encore et continueront de jouer l'odieuse comédie, par courtoisie, par peur des autres bourgeois, leurs semblables.

Des jeunes qui, eux, ont compris, mais dont la révolte impuissante parce qu'elle ne s'exprime pas en actes, déviée en mysticisme ou en cynisme, en folie ou en frénétique débâcle. Et au-dessus d'eux tous, un homme à l'intelligence puissante : Cripure.

Cripure, pauvre diable d'infirme, risée des potaches, honni des bourgeois, haï et haïeux, malheureux et lâche.

Cripure le révolté, lui qui, avant les autres, a compris l'escroquerie odieuse du patriotisme, acceptera pourtant de collaborer à l'odieuse mensonge. Il fera, lui aussi, des discours chauvins, et à ceux d'entre ses élèves qui viennent à lui demander ces paroles de vérité qu'ils attendent, il refuse tout concours, et les adolescents, trompés par leurs parents, trahis par leurs maîtres, maudiront Cripure, celui qui eût pu les sauver, comme ils maudissent leurs familles et la patrie qui les envoie au charnier.

La trahison de Cripure ne s'explique pas par cette lâcheté si courante qui consiste à hurler avec les loups par instinct de conservation, par égoïsme et par peur. Cripure n'est pas davantage un grand cynique pris du vertige de reniement. Le héros de Guilloux est un faible qui trahit par désespoir et par manque total de Foi. Il est très difficile d'échapper à l'ambiance de sa classe.

Le professeur de lycée Martin qui porte le sobriquet de Cripure (à cause de la « critique de la raison pure, de Kant qu'il aime à citer, est un bourgeois, certes, un bourgeois que son intelligence met au-dessus de sa classe, mais qui n'en reste pas moins bourgeois. C'est-à-dire un individualiste à outrance, un pessimiste dépourvu de croyance et d'idéal dont la révolte n'est qu'une attitude négative et partant vaine.

Aussi le suicide auquel aboutit la carrière douloureuse de Cripure apparaît comme une issue nécessaire, voire logique.

Le climat de l'arrière est évoqué par Guilloux avec une maîtrise qui rappelle les grands maîtres du naturalisme.

Le Sang Noir est en effet le premier roman de l'arrière.

Au moment où de nouveau la psychose mortelle de la guerre pénètre les esprits, c'est un grand acte que de montrer le véritable aspect de la guerre chez les civils. Un grand acte auquel l'écrivain Guilloux n'a pas failli.

A. DELMAN.

deur de la tâche qui constitue la journée de travail. C'est donc le travail à pièce appliqué à l'agriculture. Ainsi un individu fort peut faire dans sa journée deux ou trois journées de travail, tandis qu'un individu plus faible ou une femme peut travailler trois jours pour accomplir sa journée de travail.

A la fin de la saison, lors de la rentrée de la récolte, on livre d'abord à l'Etat son dû : impôts, paiement des services de tracteurs, fournitures, etc., après on prélève la semence nécessaire pour la prochaine récolte. Le restant de la récolte est partagé ensuite aux journées de travail totalisées et chacun reçoit sa part. Ainsi les familles dont les membres mâles ou forts sont plus nombreux touchent davantage que les autres. Si la récolte est bonne on touche plus, si elle est faible on touche moins.

Le paysan russe travaille sans connaître le prix de son travail. On peut facilement imaginer les abus, les injustices, la misère qu'un système pareil, sans aucun contrôle des participants, peut engendrer.

Selon Yvon, le standard de vie du paysan russe est plus bas qu'avant-guerre.

Les travailleurs dans l'industrie travaillent pour un salaire fixe déterminé par la tâche accomplie. Le travail à la chaîne est généralisé. Le chronométrage est poussé à l'extrême et ce sont les bureaux qui calculent le montant de la tâche ainsi que le paiement. Selon les chiffres empruntés à la presse soviétique et à l'exposition de la rue La Boétie, les salaires varient entre 80 et 200 roubles par mois. Entre ces deux chiffres se placent toutes sortes de catégories. Il arrive cependant qu'un bon spécialiste ou ouvrier habile arrive à se faire 250 ou 300 roubles par mois et même plus. Le travail à la pièce généralisé permet toutes les variations possibles et imaginables. Quand on sait qu'un kilo de pain noir coûte 80 kopecks (un rouble a 100 kopecks) on peut facilement calculer le standard moyen de l'ouvrier russe. Ainsi un bon ouvrier spécialiste qui gagne 7 roubles par jour peut s'acheter environ 9 kilos de pain, celui qui gagne 3 roubles ne peut acheter que 4 kilos environ.

La deuxième classe sociale est constituée par les employés et les agents de maîtrise. Les salaires des employés subalternes dépassent rarement ceux des ouvriers et sont, souvent, même plus bas. Ces employés ont l'avantage de ne pas travailler à la pièce. Ce sont les bons émissaires du régime. Les dirigeants bolcheviques exploitent adroitement l'animosité naturelle qui existe entre les ouvriers et les bureaucrates et font retomber souvent sur la tête de ces malheureux les fautes des grands personnages qui, en U. R. S. S., ne se trompent jamais.

Les agents de maîtrise et les employés moyens gagnent entre 200-400 roubles par mois et même plus. Les employés sont nommés par voie hiérarchique, Yvon classe dans cette catégorie le personnel moyen de l'administration et des bureaux des entreprises qui gagnent moins de 5.000 roubles par mois. Toutes les variations de primes et de rétributions sont pratiquées. Ainsi le directeur d'une entreprise moyenne arrive par le jeu des primes à la production à gagner 3-4.000 roubles par mois. Pour camoufler l'inégalité flagrante des salaires, les bolcheviques calculent les moyennes pour chaque entreprise en divisant le salaire total par le nombre des salariés de l'ouvrier au directeur.

La troisième classe est constituée par le haut personnel de l'administration civile, militaire, par les directeurs des trusts, des grosses usines, grands journalistes, écrivains, etc. C'est entre les mains de cet appareil que se trouve la direction politique et économique de l'U. R. S. S.

Les commissaires du peuple, les secrétaires régionaux du parti communiste, les directeurs des bureaux des plans, des directeurs des trusts, des hauts fonctionnaires, les grands écrivains et journalistes, les maréchaux et généraux, les procureurs et juges des tribunaux suprêmes, etc., au nombre d'environ 10.000 personnes gagnent entre 5.000 et 30.000 roubles par mois, selon la fonction qu'ils occupent et selon le jeu des primes.

Yvon a analysé l'origine sociale de cette classe nouvelle. La plupart viennent de la classe ouvrière. Tous sont membres du parti et la plupart appartiennent à la génération post-révolutionnaire, c'est-à-dire ont moins de 35 ans.

La place nous manque pour suivre l'analyse d'Yvon sur le genre de vie de chefs d'industrie, leurs préoccupations, leur bagage moral et social. Notons que leur idéal c'est l'homme d'affaires américain, le grand brasseur d'affaires, le capitaine d'industrie. Ils ont perdu tout contact avec la masse ouvrière, c'est la production qui les intéresse. Leur communisme est un moyen de parvenir, comme l'étude des mathématiques ou de la chimie et les diplômés, car tous sont diplômés des grandes écoles russes.

Au début de son intéressante conférence Yvon déclarait vouloir exposer les faits sans aucune préoccupation doctrinale, qu'il appelait, on ne sait par quelle étrange aberration de langage, « préoccupation métaphysique ». Il est difficile de s'imaginer qu'un homme puisse étudier les faits sans rechercher les causes qui les provoquent ou les liens communs qui les unissent.

L'ensemble des principes généraux que nous retons des faits sociaux constituent la doctrine socialiste avec ses nombreuses écoles. Yvon n'a pas échappé à cette règle de la pensée humaine et il essayait, brièvement, à la fin de sa conférence, de chercher les causes qui ont amené en U. R. S. S. la renaissance et la stabilisation d'une classe d'exploiteurs.

A notre sens, il explorait avec moins de succès cette immense région de faits en prenant souvent pour cause les simples effets. Les faits sociaux qu'on observe en U. R. S. S. sont les effets d'une organisation sociale qui s'inspire de l'école marxiste et ses principes généraux, et il sera difficile de séparer le sort du marxisme du succès ou de la défaite de l'expérience de Staline.

Tant que les militants ouvriers sauront observer les faits et tirer les conclusions qui en découlent, la classe ouvrière peut tout espérer. Il est à craindre, cependant, que la génération élevée dans l'ombre froide de Marx ne soit dans l'incapacité de rejeter les utopies et les doux sophismes du maître.

Le Cinquantenaire du 1^{er} Mai 1886

LES MARTYRS DE CHICAGO

Nous n'avons pas le culte des anniversaires. Cependant, il nous plait aujourd'hui de faire revivre dans l'esprit de nos camarades la tragédie de Chicago. Cinq anarchistes y trouvèrent la mort, payant ainsi de leur sang le progrès et le bien-être dont bénéficia la foule anonyme des travailleurs.

Il est bon de remémorer les épisodes de cette bataille sociale, dans lesquelles les anarchistes forcèrent l'admiration de tous, celle même de leurs bourreaux, en affrontant courageusement la mort avec, sur les lèvres, une suprême affirmation de leur pensée anarchiste.

Peu d'entre nos jeunes camarades, connaissent les détails des événements de Chicago. Le Libéraire a pensé faire œuvre utile en leur rappelant succinctement les faits qui se déroulèrent pour aboutir à l'exécution de quatre anarchistes, au suicide dramatique d'un cinquième condamné et à l'emprisonnement des trois autres.

LA JOURNÉE DE HUIT HEURES

La propagande pour la journée de huit heures fut le point de départ des événements de Chicago.

S'inspirant de l'agitation qui commença en 1832, par une grève pour obtenir la journée de dix heures, puis qui se continua par le Congrès de New-York (12 octobre 1835), par le vote du Parlement anglais établissant la journée de dix heures (1847) ; par la réduction des journées de travail de quatorze à onze heures dans presque toute la République des États-Unis ; par le Congrès de Baltimore (20 août 1866) dans lequel les travailleurs, abandonnant les partis bourgeois, créèrent le parti ouvrier ; par l'organisation des premières forces de l'association internationale des travailleurs, aux États-Unis, œuvre des révolutionnaires allemands (1870-71), et par la grève monstre du 19 janvier 1872, dans laquelle 100.000 ouvriers sans travail défilèrent par les rues de New-York, la Fédération des Travailleurs des États-Unis et du Canada, fondée en 1880, décida en octobre 1884 de faire la première grève pour obtenir la journée de huit heures le premier mai 1886.

Depuis 1869, une partie des ouvriers de Chicago ne travaillaient que huit heures par jour, et déjà dans divers états cette journée était légale. Mais les décrets restaient lettre morte. En mai 1886, sur 110.000 ouvriers qui se mirent en grève, près de la moitié obtint une réduction de travail et les autres des avantages.

Les anarchistes, longtemps hostiles à l'idée de la grève s'y rallièrent par la suite. Il était utile d'exposer l'histoire de ce mouvement pour mieux faire comprendre le sens de la résistance des capitalistes.

LE CONFLIT

Le 16 février 87, un conflit s'étant élevé dans l'usine de M. Mac Cormick, laissant douze cents ouvriers sans aucune ressource, une réunion en masse des exclus eut lieu, de laquelle Parsons et Schwab, collaborateurs de l'*Arbeiter-Zeitung* (journal des Ouvriers) firent les rapports. Ils protestèrent contre l'envoi de quatre cents policiers armés et de trois cents policiers privés, armés également.

Dès lors, des réunions se tinrent tous les soirs et des collisions avec les gardiens du capital se produisaient quotidiennement. La colère des ouvriers monta jusqu'à l'extrême et vingt-cinq mille personnes assistèrent à la réunion du dimanche qui précéda le premier mai. Fielden, Parsons et Schwab furent les principaux orateurs.

Le 3 mai, les ouvriers rassemblés devant l'usine Mac Cormick, furent fusillés à bout portant par la police privée. Ils firent face à leurs agresseurs et la bataille dura un quart d'heure. Les policiers reçurent des renforts et s'acharnèrent sur les ouvriers qu'ils décimèrent.

Aussitôt Spies fit répandre une circulaire dans laquelle il appelait les ouvriers aux armes. Un autre manifeste parut, invitant les travailleurs à se réunir en masse sur le marché au foie, dans la nuit du 4 au 5.

Le lendemain de ce massacre, Parsons et Spies publièrent dans leur journal l'appel suivant : « La guerre de classe est commencée. Des ouvriers ont été fusillés hier devant l'établissement Mac Cormick. Leur sang crie : Vengeance ! Le doute n'est plus possible. Les bêtes fauves qui nous gouvernent sont avides du sang des travailleurs ! Mais les travailleurs ne sont pas du bétail d'abattoir. A la terreur blanche, ils répondront par la terreur rouge. Mieux vaut mourir que vivre dans la misère ! Puisqu'on nous mitraillait, répondons de manière que nos maîtres en gardent longtemps le souvenir. La situation nous fait un devoir de prendre les armes ! Hier soir, pendant que les femmes et les enfants pleuraient leurs maris et leurs pères tombés sous les balles des assassins, les riches emblaient leurs verres et buvaient, dans leurs somptueuses demeures, à la santé des bandits de l'ordre social... Sêchez vos larmes, femmes et enfants qui pleurez ! Esclaves, haut les cœurs ! Vive l'insurrection ! »

LA BOMBE

Le jour suivant, quinze mille ouvriers se rendirent au meeting de protestation tenu sur la place Hay Market, mais dans une pensée toute pacifique, car il avait été décidé, à la dernière heure, de s'y rendre sans armes.

Spies, Parsons, Fielden et d'autres camarades prirent la parole. Tout se passa dans le plus grand calme, si bien que le maire de Chicago, venu pour assurer le maintien de l'ordre, se retira.

Deux cents personnes restaient encore sur la place du Marché, lorsqu'une troupe d'une centaine de gendarmes s'élança sur les assistants. Le commandant, le capitaine Warel cria à Fielden : « Au nom du peuple de l'État d'Illinois, j'ordonne à cette assemblée de se dissoudre ! » Fielden répondit : « Capitaine, ceci est une assemblée paisible. »

Le capitaine se retourna, donna un ordre à ses gens et l'attaque au revolver commença.

A ce moment même, un corps lumineux rayonna dans l'espace et tomba au milieu des policiers. C'était une bombe dont l'ex-

plosion tua sept gendarmes et en blessa grièvement une soixantaine.

Saisis d'épouvante, les survivants songèrent à fuir, quand survinrent des policiers montés et la bataille s'engagea. Le peuple se défendit avec héroïsme, à coups de revolver ; mais la lutte était malheureusement inégale, et les ouvriers durent céder encore une fois, devant les fusils à répétition, qui « firent merveille ».

LES ARRESTATIONS

Les autorités prirent prétexte des gendarmes tués par l'explosion de la bombe pour arrêter les camarades connus et entraver ainsi la marche ascendante du mouvement anarchiste. Parmi les premiers arrêtés, se trouvaient Auguste Spies, né à Landeck (Hesse), en 1855 ; Samuel Fielden, sujet anglais, 40 ans ; Oscar Neebe, 40 ans, né à Philadelphie ; Michel Schwab, né à Mannheim (Allemagne), en 1853 ; Louis Lingg, Allemand, 30 ans ; et Engel Georges, Allemand, 51 ans.

Albert Parsons, 39 ans, Américain, réussit à se soustraire aux recherches de la police.

Une réaction épouvantable, comparable seulement à celles qui se déchaînèrent en Russie, en France, à l'époque des attentats, où l'on compta dans la même nuit deux mille perquisitions et arrestations, et tout récemment en Catalogne, terrorisa la population ouvrière de l'Illinois. On voulait retrouver le lanceur de la bombe, à tout prix. Mais la police, se montrant impuissante, les juges ordonnèrent l'élargissement des milliers de camarades arrêtés et jetèrent leur dévolu sur les huit anarchistes dont nous venons de citer les noms.

On ne pouvait pas dire d'eux qu'ils avaient jeté la bombe meurtrière, mais la part qu'ils avaient prise aux événements suffisait pour les désigner aux coups de la ploutocratie américaine.

LE JUGEMENT

Même en admettant la justice de classe, les huit anarchistes arrêtés ne pouvaient être rendus responsables de l'explosion. Ils étaient connus pour leurs idées et pour l'activité avec laquelle ils les propageaient. Si l'un d'eux avait lancé la bombe, il se serait accusé dans le but de revendiquer un acte qu'il aurait jugé utile et juste. C'est ce que déclara Spies en plein tribunal : « Si j'avais jeté ou fait jeter cette bombe, je n'hésiterais pas, dit-il, à le déclarer ici. C'est vrai que des vies furent supprimées. Mais songez aux centaines d'existences que cette intervention foudroyante sauva du massacre. Si cette bombe n'eût pas été jetée, des centaines de veuves et d'orphelins seraient là, où se trouvent à présent quelques victimes seulement. Mais on ne veut pas tenir compte de ce fait, de la provocation meurtrière qui coucha tant de nôtres et qui s'appretait à consumer une hécatombe plus formidable encore. »

Mais il était visible que la justice des industriels de Chicago tenait moins à découvrir l'auteur de l'attentat qu'à supprimer des éléments actifs, énergiques et vigoureux, des hommes dont le seul but consistait à poursuivre l'affranchissement intégral des travailleurs.

Le juge-police Grinnell, sans insister sur l'attentat, fit surtout ressortir la propagande méthodique entreprise par les huit accusés et qui devait fatalement aboutir à une conclusion violente. Il leur reprocha leur activité, leur nationalité, leurs écrits et termina en demandant leurs têtes, tandis que toute la presse capitaliste exigeait qu'ils fussent condamnés à mort.

Au moment tragique où Grinnell reprochait aux anarchistes de ne pas avoir le courage de revendiquer les conséquences de leurs écrits et de leurs paroles, un véritable coup de théâtre se produisit. Devant la gravité de l'accusation d'assassinat et de complot qui pesait sur ses camarades et prévoyant leur condamnation certaine, Parsons sur lequel la police n'avait pu mettre la main, eut le courage héroïque de se constituer prisonnier en pleine audience, venant ainsi jeter à son accusateur un démenti tragique et réclamant sa part de responsabilité.

Nos camarades furent condamnés le 17 mai.

Le verdict fut impitoyable : la peine de mort fut prononcée pour tous les accusés. Ils furent condamnés à être pendus. La grâce intervint cependant pour Schwab et Fielden dont la peine fut commuée en celle de la prison perpétuelle et pour Neebe qui ne fut condamné qu'à quinze ans de prison, bien qu'il implorât la grâce d'être pendu avec ses camarades.

LEURS DECLARATIONS

La place nous manque pour publier ici les déclarations faites devant le tribunal par les anarchistes de Chicago. Cependant nous ne pouvons faire autrement que d'en citer les passages essentiels, tant des paroles jetées à la face des juges étaient une accusation contre la société capitaliste et ses soutiens, plutôt qu'une défense présentée par des accusés.

AUGUSTE SPIES

Auguste Spies commença en ces termes : « En m'adressant à ce tribunal, je commencerai par les mêmes paroles qu'un personnage vénitien prononça, il y a cinq siècles, devant le Conseil des Dix et dans une circonstance semblable. Ma défense est votre accusation. Mes prétendus crimes sont votre histoire. Pour me faire condamner sous le prétexte que je connais celui qui lança la bombe, vous produisez les déclarations contradictoires de témoins payés. On a commis beaucoup de crimes juridiques et, même dans ces cas, les juges pouvaient agir de bonne foi. Mais ici, vous n'avez pas même cette excuse. Les représentants de l'État ont eux-mêmes fabriqué les témoins. L'accusation a choisi un jury corrompu dans son origine. Devant ce tribunal, devant ce public, moi, j'accuse le procureur d'État et le juge Bonfield d'avoir

machiné cela pour nous assassiner... Qu'avons-nous dit dans nos discours et dans nos écrits ? Nous avons expliqué au peuple sa situation sociale, les lois qui font se développer les phénomènes sociaux, les moyens d'investigation scientifiques ; nous avons prouvé que le salariat était la cause de toutes les iniquités et qu'il aurait à disparaître pour faire place à un système de production plus civilisé ; nous avons prouvé que les théories du progrès n'étaient pas le fait d'une majorité, mais une nécessité historique, et que, pour nous, la tendance du progrès était celle de l'anarchisme. Cette tendance est celle d'une société libre, sans classes ni gouvernements, une société dans laquelle l'égalité économique de tous, produit un équilibre stable comme base et condition d'un ordre naturel. Est-ce qu'on est en train de juger l'anarchie ? Si c'est cela, pour votre honneur, cela me fait plaisir. Je me condamne moi-même, parce que je suis anarchiste. Vous pouvez alors me condamner, honorable juge, mais il faut bien que l'on sache dans le monde entier, que dans l'État de l'Illinois, huit hommes furent condamnés à mort pour avoir cru dans un bien-être futur, pour ne pas avoir perdu la foi dans le triomphe final de la Liberté et de la Justice ! »

MICHEL SCHWAB

« Je parlerai peu, dit Michel Schwab, et je n'aurais pas dit un mot si mon silence ne pouvait pas s'interpréter comme une lâche acceptation de la comédie qui vient de se dérouler. Vous dites que l'anarchie est poursuivie, mais l'anarchie est une doctrine hostile à la force brutale, opposée au système criminel actuel de production et de répartition des richesses. Vous m'accusez à mort pour avoir écrit des articles et prononcé des discours... Vous parlez d'une gigantesque conspiration... Un mouvement n'est pas une conspiration et nous avons tout fait à la lumière du grand jour... Nous annonçons un changement dans tous les pays de production industrielle, et ce changement ne peut pas ne pas se produire. Tous les jours on commet des assassinats. Les enfants sont sacrifiés inhumainement, les femmes périssent à force de travailler, et les hommes meurent lentement, consumés par de rudes travaux. Je n'ai jamais vu que les lois pussent être des crimes... Des milliers d'ouvriers vivent à Chicago dans des habitations immondes, sans air, ni espace suffisant. Deux ou trois enfants avec père et mère, vivent en se sustentant d'un peu de viande avariée et de rares légumes. Les plus cruelles maladies déciment les hommes et les femmes, surtout les enfants. N'est-ce donc pas horrible, dans une société qui se prétend civilisée ? Le socialisme comme nous l'entendons veut dire que la terre et les machines doivent être la propriété du peuple... Quatre heures de travail par jour seraient suffisantes pour produire le nécessaire à une vie confortable. Il resterait donc du temps pour être consacré à la science et à l'Art. C'est une erreur que d'employer le mot Anarchie comme synonyme de violence, car les deux choses sont opposées. Nous propagons aussi la violence, mais seulement contre la violence, comme moyen nécessaire de défense. »

OSCAR NEEBE

Oscar Neebe fit la déclaration suivante : « J'ai présidé un meeting à Turner Hall, et vous m'avez été invités dans le but de discuter l'Anarchisme et le Socialisme. Pour-quoi les représentants du capitalisme que nous accusons de nos misères, ne vinrent-ils pas discuter avec les ouvriers les solutions de ces derniers ? Vos lois, que je ne connaissais pas, me reprochent la possession d'un revolver et d'un drapeau rouge que vous avez trouvés sur moi. Vous avez prouvé que j'ai organisé des associations ouvrières, que j'ai travaillé à la réduction des heures de travail, que j'ai fait tout mon possible pour la publication du journal *Arbeiter Zeitung*, voilà mes délits. Moi, je vous supplie de m'appliquer la même peine qu'à mes autres camarades. Pendez-moi avec eux ! »

ADOLPHE FISCHER

Adolphe Fischer ne dit que quelques mots : « Je dois seulement protester contre la peine de mort que vous m'appliquez, parce que je n'ai commis aucun crime... Mais si je dois être pendu pour professer des idées anarchistes, pour mon amour de la

ACTION
contre la guerre

Le Congrès confédéral déclare qu'il ne reconnaît pas à l'État bourgeois le droit de disposer de la classe ouvrière.

« Qu'en s'acheminant vers sa libération, elle est résolue de ne rien sacrifier à une guerre ; qu'au contraire, elle est décidée de profiter de toute crise sociale pour RECOURIR A UNE ACTION REVOLUTIONNAIRE. »

« Le devoir de tout travailleur est de ne pas répondre à l'ordre d'appel, et de rejoindre son organisation de classe pour y mener la lutte contre ses seuls adversaires : les capitalistes. »

Désertant l'usine, l'atelier, la mine, les chantiers, les champs, les prolétaires devront se réunir dans le groupement de leur localité, de leur région, pour y prendre toutes mesures dictées par les circonstances et le milieu, avec, comme objectif, la grève générale révolutionnaire.

Les délégués des organisations ouvrières estimant que les salaires dans l'obligation d'aller à la guerre n'ont qu'une perspective : accepter les armes pour aller à la frontière massacrer d'autres salariés ou accepter la lutte dirigée contre l'ennemi commun : le capitalisme.

« Les délégués font choix de la guerre sociale, c'est-à-dire de la révolte des exploités contre les exploités... »

Le mot d'ordre pour tous est : « A bas la guerre entre les peuples ! »

(Extraits de la résolution votée au Congrès de la C. G. T., contre la guerre. A Paris, octobre 1912.)

liberté et de l'humanité, alors je n'y vois aucun inconvénient et je vous crie hautement : Disposez de ma vie ! »

LOUIS LINGG

Louis Lingg fut plus concis encore. Au reproche qu'on lui faisait d'être un assassin, il demanda quelles preuves on pouvait opposer à ses dénégations. « Vous m'accusez, dit-il, de mépriser la loi et l'ordre. Qu'est-ce que cela signifie ? Ses représentants sont les policiers et c'est parmi eux que se recrutent les bandits. Leur capitaine, qui m'entend, avoua lui-même que mes livres et mon chapeau furent volés dans son bureau par ses policiers. Voilà vos défenseurs du droit de propriété ! Je vous méprise, je méprise vos lois, votre force et votre autorité. Pendez-moi ! »

GEORGES ENGEL

Georges Engel déclara : « Vous m'accusez d'assassinat. En quoi consiste mon crime ? Dans le fait que j'ai travaillé à l'établissement d'un système social dans lequel on ne verra plus les uns accumuler des millions tandis que les autres meurent de faim et de misère... Comme l'eau et l'air sont à la disposition de tous, il faut que la terre et les inventions scientifiques des hommes soient utilisées pour le bien de tous. Je méprise le pouvoir d'un gouvernement inique, je méprise ses juges, ses policiers et ses espions. »

SAMUEL FIELDEN

Quand vint son tour, Samuel Fielden fut cinglant : « Il y a dans Chicago de beaux monuments qui marquent le progrès. C'est dans ces palais que vous habitez. Eh bien, il est difficile de passer dans une rue où, moi, je n'ai pas produit quelque chose de mes propres mains. Cependant, lorsque vous nous accusez, vous le faites en prétendant que nous voulons vivre sans travailler... Mais pour nous, vous n'êtes pas des juges. A l'avance, vous nous avez condamnés. Plus tard vous serez jugés par un jury qui vous déclarera coupables à votre tour. Aujourd'hui, nos idées ne sont pas encore bien comprises, mais déjà on est convaincu qu'elles expriment la vérité. Nul n'ignore plus que le Socialisme a pour signification : l'égalité économique. J'ai propagé les idées que je crois bonnes. Si vous me jugez coupable d'avoir propagé le socialisme scientifique, je ne le nie pas et alors pendez-moi, pour avoir dit la vérité. En ce moment, le soleil brille pour l'humanité. Je pense qu'un jour viendra où l'humanité émanicipée, libérée de vos lois et de vos préjugés, se lèvera sur les ruines de la corruption moderne. »

ALBERT R. PARSONS

Albert R. Parsons parla huit heures devant le Tribunal. Sa déclaration vaut la peine d'une longue citation :

« Votre verdict est un verdict de passion, engendré par la passion, alimenté par la passion. Qu'est la passion ? C'est la suspension de la raison, des éléments de discernement et de justice nécessaires pour arriver à la connaissance de la vérité. Vous ne pouvez pas nier que votre jugement est le résultat de la campagne odieuse de la presse bourgeoise, des capitalistes, des exploités du travail. Il y a dans les États-Unis 16.200.000 ouvriers, suivant le dernier recensement. Ceux-ci sont de ceux qui par leur travail créent toute la richesse de ce pays... Parmi ceux-là, il y a seulement 3 millions d'hommes. Comme travailleurs j'ai exposé ce que je croyais juste, les clamours de la classe ouvrière : j'ai défendu son droit à la liberté et la libre disposition de son travail ou du fruit de son travail, comme elle l'entend. Je crois que les représentants des millionnaires de Chicago, de l'association des citoyens de Chicago, vous réclament notre suppression immédiate au moyen d'une mort ignominieuse. Eux d'un côté, nous de l'autre ! Vous vous levez et vous représentez la justice. Et qu'elle est donc cette justice qui porte au gibet des hommes contre lesquels on n'a pas de délit à reprocher ? Comme l'a si bien dit Fielden, on nous a accusés ostensiblement d'assassinat et on nous condamne comme anarchistes. Très bien, je suis anarchiste. »

« Qu'est le socialisme et l'anarchie ? « Brièvement définis, c'est le droit des producteurs à l'usage libre et égal des instruments de travail et le droit au produit de ce travail. Voilà ce qu'est le socialisme. »

« L'histoire de l'humanité est progressive. Elle est en même temps évolutionniste et révolutionnaire. La ligne qui divise l'évolution et la révolution n'a jamais pu être déterminée. Évolution et révolution sont synonymes. L'évolution est la période d'incubation révolutionnaire. La naissance c'est une révolution ; le développement c'est l'évolution. »

« Primitivement la terre et les autres richesses naturelles appartenaient à tous les hommes. Bientôt, grâce au vol, au vol et à la guerre, un changement se produisit. Plus tard la société se divisa en deux classes, maîtres et esclaves. Ensuite vint le système féodal et de servitude. Le prolétariat naquit à la Révolution française de 1789-93. Le 16^e siècle fut le siècle de la lutte pour la liberté religieuse, de conscience et de la pensée ; les 17^e et 18^e siècles furent le prologue de la grande Révolution française qui institua le droit à la liberté politique, et aujourd'hui suivent les lois éternelles du progrès et de la logique, la lutte est purement économique et industrielle et tend à la suppression du prolétariat, de la misère, de la faim et de l'ignorance. »

« La question sociale est surtout la question du pain dont nous avons besoin pour vivre. Elle a ses bases scientifiques. Le capital artificiel est ce qui a été volé au travail. La fonction du capital se réduit actuellement à s'approprier et à confisquer pour l'usage exclusif de quelques-uns le produit de l'énergie de travail des travailleurs dont l'existence est assurée par la vente de cette énergie aux capitalistes. »

Et qu'est-ce que le travail ? Le travail est l'expression de l'énergie et du pouvoir producteur. Cette énergie et cette faculté

doivent être vendues à une autre personne et c'est cette vente qui constitue l'unique moyen d'existence pour l'ouvrier. Les soies, joies et palais sont pour les autres. Le reste de son travail lui est volé pour aller grossir les accapareurs du capital. »

Il n'y a pas d'effets sans causes. Le socialisme est l'effet de cette injustice sociale. Le socialisme invite tous les peuples à raisonner, examiner, discuter, chercher, afin qu'ils connaissent tous les faits sociaux qui produisent la faim, l'ignorance et le crime. »

Nous désirons que toutes les forces de la nature, que toutes les forces sociales, que toutes les forces gigantesques, produites du travail des générations passées, soient mises à la disposition de l'homme et soumises à l'homme pour toujours. »

Ceci et non autre chose est l'objectif du socialisme. »

Vous croyez, messieurs, que lorsque nos cadavres pendront au gibet, tout sera fini ? Vous croyez que la guerre sociale aura cessé lorsque vous nous aurez étranglé sauvagement ?

Ah non ! Au-dessus de votre verdict, il y a celui du peuple américain et du monde entier, pour vous démontrer votre injustice et les injustices sociales qui nous mènent au gibet. »

Lorsque je vis qu'on avait fixé le jour de ce procès, comme je me jugeais innocent, je vins sans hésiter dans cette ville. Même à ce moment je ne m'en repens pas. Je ne demande pas la clémence, mais justice. »

L'APOLOGIE DE LA BOMBE

Elle fut faite par un pasteur protestant de New-York, nommé Pentecost. Il abandonna vingt-cinq mille francs de son traitement pour la défense des anarchistes et s'exprima en ces termes :

« Les tribunaux et les gouvernements sont destinés à protéger les riches et leurs infamies. Pour le cas dont il est question, les travailleurs faisaient un meeting. L'homme qui lança la bombe le fit sans doute dans un cas de légitime défense. En faisant cela, il est évident qu'il était dans son droit, même constitutionnel. »

COMMENT MEURENT
LES ANARCHISTES

Le 11 novembre 1887, Spies, Lingg, Engel, Fischer et Parsons devaient être exécutés. Jusqu'au dernier moment, nos chers camarades anarchistes conservèrent une lucidité, une présence d'esprit vraiment remarquable. Rien ne montrait qu'il ne leur restait que quelques instants à vivre. Ils employèrent la nuit précédant leur exécution à causer avec leurs gardiens, essayant de les persuader qu'un avenir prochain ferait reconnaître qu'ils avaient raison. Spies leur dit : « Contemplez donc le spectacle offert par les juges qui nous condamneront. Ils tremblent comme des laches au lieu de prononcer la sentence avec calme et dignité. Tandis que nous autres, nous revêtons le rôle des juges. »

Parsons s'écria : « Dans ce pays-ci, nous avons aussi un Samson endormi qui saisira un jour les colonnes du temple de l'oppression pour le démolir. »

Quelques instants avant l'heure de l'exécution, Lingg se suicida dans sa prison, en s'introduisant dans la bouche une cartouche de dynamite.

A onze heures et demie, le bourreau Matson, au pâle visage, se montra dans le corridor. Nos amis se levèrent promptement, se donnèrent la main, puis s'empressèrent une dernière fois. Calmes, ils défilèrent le bourreau qui lut à chacun l'ordre d'exécution. L'un après l'autre ils furent enchaînés, habillés du manteau blanc et le nœud coulant fut glissé à leur cou. Le pas ferme, ils gagnèrent la porte qui s'ouvrait sur le gibet. Pas un cri. Soudain s'éleva la voix de Spies, claire et distincte : « Le temps viendra, s'écria-t-il, où notre silence au tombeau sera plus puissant que nos paroles ! » Un nouveau silence marqua les préparatifs du bourreau. Puis la voix d'Engel se fit entendre : « Vive l'Anarchie ! » Ensuite Fischer déclara : « Voici le moment le plus heureux de ma vie ! »

Lentement et distinctement, Parsons dit : « Me serait-il permis de parler ? Oh ! vous, femmes et hommes de la chère Amérique... Le bourreau se tourna comme pour donner un ordre, Parsons s'en aperçut et s'écria : « Laissez-moi parler, Sheriff Matson ! Laissez s'entendre la voix du peuple ! » A ce moment la trappe tomba et les quatre corps restèrent suspendus dans l'espace. La mort ne vint qu'après sept longues minutes d'une agonie terrible.

Le monde ouvrier de Chicago laissa les exécutions s'accomplir avec une indifférence navrante. Mais il se ressaisit et s'éveilla aussitôt après le crime, et une foule de plus de cent cinquante mille personnes assista aux funérailles.

Un cimetière solitaire de Waeslheim, à douze lieues de Chicago, les ouvriers élevèrent un monument commémoratif, à l'endroit où reposent les corps de nos cinq camarades.

JUSTICE

Six ans après cet abominable crime juridique, le nouveau gouverneur de l'Illinois, Jean Altgeld, prit l'initiative de la révision du procès des anarchistes de Chicago et conclut à leur complète innocence.

« Une telle férocité, exposait-il dans son jugement, n'a pas de précédent dans l'histoire. Je considère comme un devoir dans ces circonstances, et pour les raisons ci-dessus exposées, agir conformément à ces conclusions et j'ordonne, aujourd'hui 26 juin 1893, qu'on mette en liberté sans conditions Samuel Fielden, Oscar Neebe et Michel Schwab. »

L'infamie des juges de la bourgeoisie capitaliste de Chicago fut officiellement reconnue et les cinq martyrs : Auguste Spies, Lingg, Engel, Fischer et Parsons furent publiquement réhabilités.

Les anarchistes se vengèrent sur les représentants les plus autorisés du capitalisme américain. Et c'est ainsi que le président Mac Kinley tomba sous leurs coups.

CONCLUSIONS

Nous n'avons qu'un seul mot à ajouter aux lignes qui précèdent. N'est-ce pas que le souvenir de ces faits laisse une impression plus vivante que toutes les discussions décevantes ? Il nous ramène à la saine conception de l'Anarchisme, pour laquelle d'autres encore ont connu les satisfactions du martyrologe pour la propagation des idées anarchistes.

Henri DUCHMANN.

LA TRIBUNE SYNDICALE

VIVE LE 1^{er} MAI

Le 1^{er} mai se déroulera cette année sous le signe du chloroforme électoral. C'est dire qu'il sera calme et sera seulement dominé par le souci d'assurer une ambiance favorable au succès des candidats du Front populaire au deuxième tour de scrutin.

Ainsi en ont décidé les dirigeants syndicaux qui, se dérobant aux responsabilités qu'impose actuellement la lutte directe contre le patronat, ont asservi l'action ouvrière aux destinées pourtant sérieusement compromises du futur gouvernement de gauche.

Ce 1^{er} mai 1936, qui à la faveur de la reconstitution du bloc syndical, fort nous dit-on de 1.200.000 adhérents, aurait dû marquer la renaissance d'une agitation ouvrière s'exerçant directement contre les profiteurs d'un régime que ses contradictions chaque jour plus criantes ont définitivement condamné, cette journée traditionnelle de revendication et de lutte ouvrière sera, de par la volonté des bureaucrates de la C.G.T., une journée d'attente et d'asservissement électoral.

Il s'agit, paraît-il, de ne pas permettre à la réaction de brandir l'épouvantail révolutionnaire devant les classes moyennes et lui permettre de contraindre ainsi le succès des candidats du Front populaire en ballottage.

C'est là une haute stratégie contre laquelle nous avons le devoir d'alerter les syndicalistes soucieux de défendre leurs organisations contre le virus politicien qui tend de plus en plus à pénétrer le mouvement syndical.

Avons-nous tort de penser que les dangers de toutes sortes qui menacent le maintien de la paix commandent une action énergique et immédiate contre le conflit mondial qui se prépare ?

Et puisque le bureau confédéral, par la bouche de Jouhaux, s'était déclaré récemment partisan d'une grève générale préventive contre la guerre, étions-nous mal inspirés en proposant que la C.G.T. renouvelle l'exemple du 12 février 1934 et donne un premier avertissement aux fauteurs de guerre, en décrétant pour le 1^{er} mai 1936 la grève générale qu'imposaient les circonstances ?

Nous pensons au contraire que la puissance de son unité syndicale retrouvée aurait donné à cette manifestation le caractère de force et de confiance nécessaire au mouvement ouvrier pour faire reculer les visées de la réaction et le préparer au rôle prépondérant qu'il est appelé à jouer dans les luttes futures.

Nous ne nous faisons d'ailleurs aucune illusion

L'heure du Syndicalisme révolutionnaire est arrivée

Dimanche, le « peuple souverain » a voté. La victoire tant attendue du Front Populaire est établie. Maintenant, il va falloir agir. La situation économique actuelle nécessite des solutions hardies. Les hommes qui ont capitulé devant le mur d'argent en 28, devant l'émeute en 34, sont incapables d'envisager ces solutions.

Les fonctionnaires, au moment de l'application des décrets-lois, ont manifesté aux cris de : « Daladier au pouvoir : la police avec nous. » Si nous donnons tout son sens à ce cri, Daladier au pouvoir, cela voudrait dire que, lorsque ce dernier sera de nouveau au Gouvernement, ces décrets de misère disparaîtront. Aujourd'hui, le Front Populaire est moins affirmatif, on parle seulement de la humanité. C'est une capitulation anticipée. La crise budgétaire, l'assaut de la finance, qui est déjà commencé, détermineront une aggravation de la crise

Pour affirmer la valeur de l'action directe et la véritable souveraineté des travailleurs,

Vous chômez le 1^{er} Mai !

Pour imposer votre volonté de paix contre toute guerre ;

Pour faire reculer le fascisme et défendre les libertés ouvrières ;

Pour préparer la libération du travail et l'affranchissement de toute oppression capitaliste et étatiste.

économique, la lutte de classes va s'accroître.

La désillusion sera grande. Jusqu' alors, le parti socialiste, malgré l'exemple malheureux de tous ses partis frères en Europe, s'est toujours maintenu par une démagogie adroite. Son argument décisif était qu'il n'avait jamais été amené à prendre le pouvoir ; demain, il y sera. Toutes les habiletés de Léon Blum ne pourront que retarder l'échec de la faillite, mais ne l'éviteront pas. L'heure n'est plus aux habiletés politiques, aux combinaisons de couloir, elle est à l'action. Le terrible problème du chômage est là, il faut le résoudre. Il faut donner à manger à ceux qui ont faim. L'adresse peut permettre d'échapper à certaines responsabilités, mais ne résoud rien.

On dit souvent que l'Histoire est un éter-

nel recommencement. Si cela n'est pas absolument exact, il est certain que les mêmes situations déterminent des réactions à peu près identiques. Si l'on se reporte à la fin du siècle dernier, au moment de l'Affaire Dreyfus, on retrouve une situation politique assez semblable à celle présente.

A cette époque aussi, une sorte de Front Populaire s'était constitué pour lutter contre l'antisémitisme, le nationalisme, qui représentaient le fascisme de ce temps. Dès la victoire, les partis politiques se sont précipités à la curée, ce fut l'époque où fleurit le millénarisme.

Mais la classe ouvrière, se détournant de ces partis, affirma son droit de cité. Des hommes venus de l'anarchisme, du socialisme révolutionnaire se rencontrèrent sur cette plateforme nouvelle, le syndicalisme révolutionnaire. Sous leur influence, les organisations économiques du prolétariat se déclarèrent majeures, elles prétendirent que, par leur propre action directe sur le terrain du travail, dans les luttes journalières, les travailleurs trouveraient la voie de leur émancipation.

Ce fut cette idée force qui anima le syndicalisme français d'avant-guerre. Et lorsque l'on voit les dirigeants de la C.G.T. à la recherche d'une idée force, d'une mystique, on est en droit de sourire, lorsqu'on les voit tenter de les établir autour de leur fameux plan de travail. Une idée force ? Mais le syndicalisme la possède en lui-même.

C'est l'affirmation de la capacité créatrice des masses ouvrières. Mais aujourd'hui les chefs de la C.G.T. sont devenus sceptiques, ils n'y croient plus. Ils n'ont plus confiance que dans un bon gouvernement qui voudra bien descendre à prendre leur plan au sérieux.

Pourtant malgré eux, la classe ouvrière passera d'ici peu à l'action, poussée par les nécessités économiques.

Les dirigeants confédérés devront rompre avec le Front Populaire s'ils ne veulent pas se couper de leurs troupes. Alors face à la banqueroute des partis, comme après l'affaire Dreyfus le syndicalisme révolutionnaire deviendra le pôle attractif des ouvriers désillusionnés. Cela est indispensable ou alors le fascisme l'emportera.

Donc une fois de plus, il sera prouvé que le prolétariat ne doit attendre que de lui-même sa libération. Les solutions révolutionnaires à la crise s'imposent dans tous les esprits.

Face aux partis politiques et à tous les gouvernements la classe ouvrière devra revendiquer son droit à la possession et à la gestion des moyens de production et d'échange. Elle seule est capable d'établir une juste répartition de la production.

L'heure du syndicalisme révolutionnaire est arrivée. Dès maintenant la minorité de la C.G.T. se doit de l'affirmer.

FREMONT.

RÉPONSE AU COMBAT SYNDICALISTE

Au sujet de mon dernier article du *Libertaire*, je suis pris à partie par *Le Combat Syndicaliste* qui me fait grief d'avoir écrit : « Et l'évangile hitlérien, comme toutes les doctrines fascistes d'ailleurs, est-il autre chose qu'une vénéneuse apologie de la guerre ? »

Ce journal ajoute : « Il n'y a pas de doctrine fasciste : il y a la tyrannie tout court. » Je ne fais pas de différence entre l'apologiste de la guerre (Baudrillard, Tardieu, Hitler) et les hommes de la démocratie qui n'ont jamais cessé de la préparer (Poincaré, Barthou, Sarraut). »

Moi non plus, je ne vois pas de différence. Et j'ai, en maints « papiers », suffisamment répété *urbi et orbi* « que toutes les oppressions, toutes les dictatures, tous les gouvernements se valent », pour qu'il soit inutile d'y revenir, je pense...

Mais là n'est point la question. Je persiste à dire que *seules*, les doctrines fascistes sont de vénéneuses apologues de la guerre. Car il faudrait tout de même s'entendre sur la signification des mots. Si j'ouvre Larousse au vocable « Apologie », je lis : « Justification d'une personne ou d'une chose ; elle peut être écrite ou orale, et elle est ordinairement présentée sur le ton de l'admiration. »

Or, les démocrates, dans leurs doctrines tout au moins, n'ont jamais, que je sache, prononcé la justification admise de la guerre. A plus forte raison ne l'exaltent-elles point vénéneusement, fouguesquement.

Quelles la préparant, au même titre que le fascisme, voilà qui ne souffre aucun démenti. Mais elles le font d'une manière hypocrite et non apologue...

Le *Combat Syndicaliste* poursuit en m'invitant aimablement à lui foutre la paix avec mes préjugés... Il me demande de le laisser vomir sur tous les tyrans : j'aurai garde de le distraire d'une si absorbante occupation ; je ne pourrai que l'assurer de l'identité de mes réactions en face de toutes les tyrannies. Il m'est également rappelé, pour ma gouverne, que Mussolini et Hitler ne sont pas autre chose que les produits de la carence, de l'abdication et de la stupidité des démocraties.

Nous sommes toujours d'accord. J'ajouterais même que notre démocratie française se prépare à accoucher d'un fascisme qui ne le cédera en rien à ceux de Rome ou de Berlin. Et l'on peut compter sur la dextérité des chirurgiens du Front populaire pour que l'opération réussisse au delà de toute espérance...

ANDRÉ MONTAGNE.

NOS OCCASIONS

Henri Varennes. — De Ravachol à Caserio	25 »
James Guillaume. — L'Internationale	70 »
L. Trotsky. — 1935. Epuisé	10 »
L. Trotsky. — Terrorisme et Communisme. Epuisé	8 »
L'abominable vénalité de la presse. Documents Raïflovitch, recueillis par Souvarine. Au lieu de 25...	10 »
Gustave Dupin. — Poincaré et la guerre de 1914. Au lieu de 15...	7 »
Tarrida del Marmol. — Les Inquisiteurs d'Espagne	7 »
Georges Sorel. — Réflexions sur la violence. Au lieu de 15...	7 »
Georges Sorel. — La Révolution dreyfusienne	2 »
Jean Variot. — Propos de Georges Sorel. Au lieu de 18...	7 »
Pierre Paraf L. — Le Syndicalisme français pendant et après la guerre. Préface de G. Renard...	12 »
A. Zévaës. — Le Syndicalisme contemporain Paris 1913	8 »
Max Stirner. — L'Unique et sa propriété	7 »
E. Armand. — Initiation individuelle	5 »
G. Vidal. — Comment mourut Philippe Daudet	5 »
A. Zévaës. — Jules Guesde	5 »
K. Kautsky. — La Révolution prolétarienne	5 »
C. Gafiero. — Abécédaire du capital	2 50 »
J. Boudreau. — Le socialisme allemand et le nihilisme russe	5 »
Buchner. — Force et Matière. Edit. d'avant guerre	5 »
Haeckel. — Origine de l'homme	5 »
Paul Louis. — Histoire du socialisme des origines jusqu'à nos jours. un fort vol., au lieu de 25	25 »
Barbusse. — Staline	5 »
Grillot de Givry. — Le Christ et la Patrie, rel. Bel. ex.	10 »
Joseph Reinach. — Démagogues et socialistes	3 »
C. Pelletan. — Victor Hugo, homme politique	8 »
F. Lucchesi. — La Philosophie de Stirner	5 »
X... — Les Rothschild	5 »

MUSÉE DU SOIR

Amis et lecteurs du « Libertaire », vous êtes cordialement accueillis à la bibliothèque que l'Union des Syndicats et le groupe des écrivains prolétariens viennent d'ouvrir au 15, rue de Mé-déah, 14^e arrondissement, mètres Edgar-Quinell ou Maine.

Entrée libre et gratuite. Vous y trouverez des milliers d'ouvrages, brochures, collections de journaux, ouvrages techniques et littéraires, de sociologie et philosophie. Vous y verrez des expositions de peintures, photographies et documents. Vous y connaîtrez des amis. Heures d'ouverture : tous les soirs (sauf dimanches et fêtes), de 8 h. 1/2 à 11 heures et le samedi après-midi, de 2 h. à 6 h. 1/2. En ce moment exposition de photographies « Noirs au travail ».

ABONNEMENTS AU « LIBERTAIRE »

FRANCE	ETRANGER
52 Nos 22 fr.	52 Nos 38 fr.
26 Nos 11 fr.	26 Nos 16 fr.
13 Nos 5 fr. 50	13 Nos 7 fr. 50

Chèque Postal : N. Faucier, Paris 596.08, 29, rue Piat, Paris (20^e).

FREMONT.

Notre campagne antiparlementaire

NOTRE MEETING CENTRAL

Pour clôturer sa campagne antiparlementaire, la Fédération parisienne de l'Union Anarchiste organisait, samedi 25 avril, une réunion dans le 10^e arrondissement avec le concours des camarades Faucier, Ringeas, Frémont et Sébastien Faure.

C'est devant une salle comble que nos camarades dénoncèrent la duperie et l'illusion du parlementarisme qui perpétue le régime d'oppression dont la classe ouvrière demeure l'éternelle victime et apportèrent les conceptions de lutte de l'Union Anarchiste.

Devant un auditoire vibrant et attentif, notre ami Sébastien Faure, enrichi d'une expérience de 50 années de luttes sociales, fit le procès des partis de gauche dans leur collaboration aux institutions de notre démocratie bourgeoise. Tour à tour, passant du plaisant au grave, il définît la psychologie de l'électeur et du candidat de la façon magistrale dont il est coutumier. C'est par des applaudissements unanimes que les nombreux auditeurs approuvèrent nos solutions d'action directe par les travailleurs eux-mêmes, groupés dans leurs organisations ouvrières de classe.

A noter que le Parti Communiste nous avait fait l'honneur d'un représentant officiel pour porter la contradiction. Sans doute les larbins moutonniers qui ont reçu mission de liquider le mouvement révolutionnaire de la renaissance du mouvement anarchiste ?

Toujours est-il que le tovaritch de service, commis au rôle ingrat d'expliquer la stratégie microbale et contradictoire des staliens, a pu constater que les anarchistes faisaient respecter la liberté de parole même pour leurs adversaires de tendance et ce n'est vraiment pas leur faute s'il dépensa sa salive en pure perte.

De fait, celui-ci se borna à nous accuser d'égarer la classe ouvrière, mais il se garda bien de développer ce que seraient les possibilités d'action du futur gouvernement de Front populaire. Aussi après une brève et décisive réponse de notre ami Frémont, les auditeurs, qui, à minuit et demi, étaient restés aussi nombreux, adoptaient d'enthousiasme l'ordre du jour suivant :

Les travailleurs parisiens, réunis au nombre de 1.000 au préau des écoles de la rue Vicq-d'Azir, après avoir entendu les orateurs de l'Union Anarchiste,

Considérant que l'action parlementaire s'est révélée non seulement impuissante et inefficace pour réaliser les aspirations ouvrières, mais qu'au contraire l'illusion qu'elle entretient dans les couches populaires a déboussé de la lutte révolutionnaire les meilleurs éléments désireux de se consacrer à l'émancipation sociale ;

Constant que c'est précisément au moment où le capitalisme se débat dans une crise économique sans issue, conséquence des contradictions qui la ruinent dans sa course au profit, que les partis de gauche et d'extrême-gauche viennent à la rescousse pour perpétuer son règne en apportant leur collaboration aux institutions périmées qui soutiennent le régime, alors que la situation est nettement révolutionnaire ;

Appellent les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du régime d'oppression et de misère que nous subissons, à ne faire confiance qu'à leur action coordonnée dans leurs organisations ouvrières de classe, pour mener la lutte directe et révolutionnaire contre leurs oppresseurs, convaincus que c'est là le seul moyen de préparer la classe ouvrière à réaliser, par l'expropriation capitaliste, une société libérée, basée sur l'égalité économique et sociale.

Se séparent aux cris de :
A bas le parlementarisme châtreur d'énergie !

Vive la libération des travailleurs qui ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes !

Une collecte faite à la sortie pour la propagande de *Le Libertaire* rapporta la somme de 103 fr. 90.

Ainsi se terminait cette excellente soirée qui, comme toutes celles qui l'ont précédée pendant la campagne électorale, nous a suscité de nombreuses sympathies parmi les travailleurs déçus et que notre volonté persévérante saura ramener dans la voie révolutionnaire dont on cherche à les détourner.

Scrutin de Ballottage

PARIS 14^e ARRT

Samedi 2 mai, à 21 heures précises, GRAND MEETING

ANTIPARLEMENTAIRE

Préau des Ecoles, 8, rue Maurice-Rouvier, à la Porte de Vanves.

Orateurs : Frémont, Douteau, Patorni, Ringeas, Pierre Odéon, Mathieu.

SYNDICAT

DE L'AMEUBLEMENT DE LA SEINE
Tous les compagnons anarcho-syndicalistes de l'ameublement sont cordialement invités à notre réunion extraordinaire du dimanche 3 mai, à la Bourse du Travail, bureau 21, au 5^e étage. Une causerie sera faite par notre camarade Guéroux sur un sujet d'actualité.

Invitation cordiale à tous.

Le Secrétaire.

C.G.T.S.R. — 4^e Union Régionale

VENDEDI 1^{er} MAI, A 9 H. 30

GRANDE REUNION

Salle Albert Thomas, annexe de la Bourse du Travail, 67, rue Turbigo, 67 (métro : Temple). Orateurs : Demeure des métaux, Couanault des cuirs et peaux, Laurent, du groupe inter, Lucas du bâtiment, Chenard de l'Union Régionale, Besnard de la C.G.T.S.R.

Les travailleurs qui en ce jour se feront un devoir de chômer, sont fraternellement invités d'assister à la réunion.

Communications Diverses

Union des Jeunes Pacifistes, Fédération de la Seine. — Réunion le 5 mai, à 21 heures, à la Brasserie Balhazar, 2 bis, boulevard Saint-Martin.

Le Gérant : Georges GIRARDIN.

Centrale du Croissant (Sté Nlle)
19, rue du Croissant, Paris-2

La Vie de l'U.A.

Mardi 9 mai, réunion de la commission d'organisation de la jeunesse anarchiste à 20 h. 30, local habituel.

Groupe 5^e, 13^e. — Le groupe se réunit tous les jeudis à 8 h. 1/2 chez d'Artaignan, 22, rue Broca (5^e).

Groupe du XIV^e. — Tous samedi 2 mai, à 20 heures 30, préau des écoles, 8, rue Maurice-Rouvier et dimanche 3 mai, à 14 h. 30, à la Salle des Fêtes, 11, avenue de la Porte de Vanves pour la représentation du théâtre Muse d'Albray et l'allocation de Sébastien Faure. Présence nécessaire et urgente de tous.

Groupe du 18^e. — Réunion le jeudi à 21 heures 30, rue Doudeauville.

Groupe du 19^e et 20^e arr. — Le Groupe se réunit tous les vendredis, à 20 h. 30, au local du « Libertaire », 29, rue Piat. Les lecteurs du « Libertaire » et sympathisants sont cordialement invités.

Saint-Denis. — Les réunions du groupe ont lieu tous les vendredis à 20 h. 30, Bourse du Travail, 4, rue Suger.

Banlieue Est. — Groupe de Montreuil. — Permanence les 2^e et 4^e jeudis de chaque mois, à 20 h. 30, ainsi que tous les dimanches matin, de 10 h. à midi, salle de la Coopé, 11, rue de l'Église, Montreuil.

Banlieue Nord. — Clichy, Gennevilliers, Asnières, Levallois. Rendez-vous dimanche matin 26 avril, à 9 heures précises, 36, rue Chance-Milly, à Clichy.

Pour tous renseignements concernant le groupe écrire ou s'adresser à Le Bot Louis, 6, rue de l'Arbre-Sec, Gennevilliers (Seine).

Groupe de Colombes. — Pour tous renseignements et adhésions s'adresser à Schek, 3 bis, rue Victor-Hugo. Le Libertaire est en vente à la librairie, 146, rue Saint-Denis et au marché le dimanche matin de 10 à 12 heures.

Blanc-Mesnil. — Les camarades sont prévenus qu'ils trouveront le « Libertaire » toutes les semaines chez le dépositaire de journaux, avenue de Drancy.

Groupe de Montrouge. Malakoff, Vanves et Châtillon. — Réunion tous les mercredis à 8 h. 30, salle de la Coopé, 43, rue Victor-Hugo, à Malakoff. Appel à tous et aux sympathisants.

Groupe Libertaire de Sartrouville. — Tous les dimanches les camarades anarchistes de Sartrouville-Maisons-Laffitte se retrouvent derrière nos amis vendeurs du « Libertaire » et du « Combat syndicaliste ». Au Marché, à partir de 9 h. près de la gare. Pour tout ce qui concerne le groupe doit être adressé à Le Maner, 5, rue Friedland.

Groupe Anarchiste de Saint-Ouen. — Réunion tous les vendredis à 21 heures, au restaurant Frayesse, 101, avenue des Balignolles.

Appel à tous les camarades anarchistes sans distinction de tendance.

Le Groupe.

Groupe d'Antony. — Tous samedi 2 mai, à 20 h. 30, au préau, 8, rue Maurice-Rouvier, à la Porte de Vanves et dimanche après-midi, à la fête, 11, avenue de la Porte-de-Vanves.

Jeudi 30 avril, contradiction aux bolchevistes au préau de Bagneux. Présence de Pierre Odéon. — Le Secrétaire : Charles Durand.

Groupe de Bagneux. — Les réunions du groupe ont lieu tous les vendredis à 20 h. 30, 27, rue Hoche. Camarades anarchistes et sympathisants sont cordialement invités. Les adhésions ont lieu au groupe.

Lille. — Les camarades et sympathisants peuvent se procurer « Le Libertaire » le dimanche matin au marché de Wazemmes à l'angle des rues Sarrazins et du marché, la semaine au 56 bis, rue d'Iéna. Tout ce qui concerne le groupe et la région du Nord doit être envoyé à De Mulder à cette dernière adresse.

Lille. — Une conférence publique et contradictoire aura lieu très prochainement, au « Café Flamand », 23, place Ribaut, où le camarade Blich traitera le sujet suivant :

Les récentes élections : abstentionnistes, vous avez raison.

Valenciennes. — S'adresser à Fromont, 1, rue Soudreau.

Croix-Wasquehal. — S'adresser à Hoche Meurant, 1, rue d'Arcole-Croix (Nord).

Amiens. — Pour les adhésions, s'adresser à Grévin, 3, rue Vascosan, Amiens.

« Le Libertaire » est en vente chez Legry, 3, boulevard de Châteaudun.

Reims. — Nous rappelons aux camarades que le groupe de Reims se réunit chaque jour à 20 h. 30, au café de la Comédie, rue Henri-Dart, à Reims. Un fraternel accueil est réservé aux camarades anarchistes de toutes tendances.

A chaque réunion, causeries entre camarades. Adresser tout ce qui concerne le groupe et la Fédération Libertaire du Nord, à E. Ternaux, 34, rue Fléchaubault, Reims.

Brest. — Le « Libertaire » est en vente chez Gaborit, dépositaire central ; chez Colin, rue du Pont et au kiosque Tourville.

Pour tout ce qui concerne le « Libertaire », adressez-vous à Le Lann Auguste, Maison du Roanne et environs. S'adresser à Lingre Louis, cité Bréhard, Pouilly-Charlier (Loire).

Saint-Etienne. — Aux deux kiosques de la place du Peuple et à celui de la place Bellevue, on trouve le « Libertaire ».

Au Comité Leretour, salle 20, Bourse du Travail, on trouve « Le Libertaire ». Terre Libre » et « La Patrie Humaine ». Au bureau de tabac, 14, rue Antoine-Durafour, on trouve « Le Libertaire » et « Terre-Libre ».

Toulouse. — Le « Libertaire » est en vente au kiosque allée Jean-Jaurès.

Au kiosque Marion, place Saint-Pierre.

Au kiosque Carlier, au Pont-Neuf.

Toulon. — Jeunesse Libre. — Le Groupe se réunit tous les vendredis, à 20 h. 30, au siège, 14, rue Nicolas-Laugier (2^e étage). Causeries éducatives. Permanence tous les dimanches, de 10 à 12 heures, on y trouve notre journal « Le Libertaire » et notre presse. Une bibliothèque est à la disposition de tous les camarades et des sympathisants.

Montpellier. — Réunion du groupe tous les mardis, Bar des Remparts. Le meilleur accueil est réservé aux sympathisants désireux de contribuer à la propagande.

« Le Libertaire » est vendu à la criée tous les dimanches autour du marché. Adresser la correspondance à Louman, 23, rue de la Vallée.

Nîmes. — La propagande anti-électorale continue, les camarades sont conviés à nous aider pour l'achat de nouvelles affiches. S'adresser à Raoul Reynaud, chemin du Capouchine, cité des Peuples.

Nîmes. — Le Libertaire, La Voix Libertaire, L'En dehors, sont en vente chez M. France, buraliste, 72, boulevard Gambetta, en face les casernes.

La Seyne. — Pour tout ce qui concerne le groupe, s'adresser Jeunesse libre de Toulon, qui transmettra.

Orléans. — Le groupe se réunit, chaque semaine. Pour tous renseignements, s'adresser à C. Cathelin, 15, rue du Pressoir-Neuf.

Réunion du groupe tous les 1^{er} et 3^e mercredis de chaque mois, à 20 h. 30 très précises, salle de la bibliothèque de l'Union Coopérative, 52, rue Beauvais.

Lyon. — Le groupe se réunit les 1^{er} et 3^e vendredi de chaque mois, salle de l'Unitaire, à 20 h. 30, 129, rue de Boileau.

Pour tous renseignements s'adresser à Merlo, Boite 56, Bourse du Travail, place Guichard.

Saint-Henri (Marseille). — Pour adhérer au groupe, s'adresser à Henri, rue des Mûriers à Saint-Henri.

Narbonne. — Réunion du groupe les 2^e et 4^e dimanche de chaque mois l'après-midi, chez Albert et Estève, Maison Gaillard, route de Carcassonne.

Courson. — Le groupe libertaire se réunit tous les 2^e et 4^e samedis de chaque mois. Les camarades et sympathisants sont cordialement invités à assister aux réunions. Adresser la correspondance à Georges Genet à Courson (Aude).